

gneraye à Dieppe. Elle ajouta qu'elle était aussi belle en brun que sa cousine en blond.

— Mais vous-même, dit-elle malicieusement, je vous ai entrevue à Dieppe?

Violette ne répondit pas, comme si elle voulût nier son voyage à Dieppe.

Cependant, où était lord Sommerson? Madame de Montmartel elle-même n'osait plus en parler devant sa sœur.

XII

Le ruban de Violette

Dès que les quatre femmes furent entrées à Saint-Marc, lord Sommerson sonna.

On n'avait pas débouclé les malles, il ordonna que les siennes fussent portées tout de suite dans une gondole pour être conduites au chemin de fer.

— Monsieur le marquis part ce matin?

— Oui, mais madame la marquise reste jusqu'à mon retour.

Il ne voulait pas qu'on pût s'imaginer à l'hôtel qu'il fuyait madame de Néers.

Dès que les malles furent enlevées, il écri-

vit ces quatre mots qu'il laissa sur la table :

Adieu. Ceux qui s'aiment se retrouvent toujours.

Quand il sortit de la chambre de madame de Néers, il lui sembla à son tour qu'il sortait d'une prison, tant elle avait voulu le dominer dans un amour où il y avait plus de passion que de charme.

Quand il fut descendu d'un étage, il regarda la porte qu'il avait ouverte le matin.

Pourquoi l'avait-il ouverte ? Parce que l'hôtelier, qui était bavard, lui avait dit qu'il regrettait de ne pas lui donner le premier étage, occupé par trois dames de Paris. Sur les questions de lord Sommerson, l'hôtelier avait dit le nom des dames.

C'était peut-être pour cela qu'on n'avait pas dormi au second étage et qu'on avait empêché de dormir les belles voyageuses du premier étage.

Le matin venu, lord Sommerson, qui n'avait peur de rien, s'était aventuré en voyant la clef sur la porte, sans s'inquiéter des suites

de cette indiscretion. C'est un si beau spectacle de voir trois femmes qui dorment, de les réveiller ou de les embrasser sans les réveiller !

Lord Sommerson ne doutait de rien.

Or quand il descendit pour partir, la clef était encore sur la porte.

Il savait bien qu'il ne trouverait personne : d'où vient qu'il entra ?

C'était l'heure où Violette rapportait tous les jours deux petits pains du café des Procuraties pour les émietter à ses pigeons. Violette gâtait ses familiers, celui surtout qui venait se percher sur son épaule et qui becquetait dans sa main.

Ce jour-là, les petits pains attendaient les gourmands. La visite de madame de Néers avait compromis leur déjeuner.

A plusieurs reprises les pigeons étaient venus, qui sur la fenêtre, qui sur la table, qui sur les bras du fauteuil, tout étonnés qu'on les oubliât.

Les pigeons ne pardonnent pas ; ils se promettaient déjà de ne plus venir pour se venger de cet oubli incroyable.

Ce fut alors que lord Sommerson, qui avait déjà traversé la chambre à trois lits, pénétra dans le petit salon de Violette sans bien savoir où il allait.

Il vit deux livres sur la table. Il ouvrit le premier. C'était l'*Imitation de Jésus-Christ*; ses yeux tombèrent sur ce verset :

Aveugles que nous sommes, nous nous plaignons de pleurer, et c'est par le chemin des larmes que nous allons au ciel.

Il n'était pas douteux que ce livre ne fût à Violette; il le referma avec un soupir, comme si l'âme de la jeune fille eût parlé elle-même.

L'autre volume était un roman anglais, il le feuilleta et y trouva cette pensée soulignée par Violette :

Toute créature, ici-bas, a ses cartes marquées d'avance dans le jeu de la vie. On joue bien ou mal, on perd ou on gagne fatalement.

— J'ai déjà souvent remarqué, dit-il, que presque toutes les femmes se confessent à leur insu.

Ses yeux cherchaient toujours, mais il ne trouva plus rien qui trahît Violette, si ce n'est un petit ruban qu'elle avait noué la veille dans ses cheveux.

C'était un ruban rouge; elle l'avait rejeté, quoique ce fût un grain de beauté sur sa chevelure; mais elle trouvait que le rouge jurait avec sa mélancolie.

Il le saisit et le baisa.

A cet instant le pigeon de Violette vint familièrement sautiller sur la table.

Il le prit et le caressa.

Le pigeon, tout effaré, s'était aperçu que ce n'était pas Violette; il s'évertuait à s'envoler, mais le marquis le retint de force.

— Puisque ce pigeon est entré ici, c'est qu'il y vient tous les jours.

Lord Sommerson se rappela alors que madame de Montmartel lui avait dit, une heure auparavant, sur sa question indiscrete: « Avez-vous des amoureux? — Non, mais nous avons chacune notre pigeon. »

Celui-ci était, à n'en pas douter, le pigeon de Violette.

Le marquis ne voulait pas quitter la cham-

bre sans y laisser un mot amoureux. Il trouva qu'il était bien plus romanesque de prendre le pigeon pour messenger. Il écrivit ces deux mots sur le ruban rouge : *Toujours. Jamais.*

— Comment signer ? se demanda-t-il.

Et après avoir réfléchi :

— Elle a aimé Octave de Parisis, je vais signer Octave de Parisis.

Et il signa.

Le soleil, qui était de la fête, sécha l'encre bien vite. Lord Sommerson noua le ruban au cou du pigeon.

— Si tu allais te tromper de fenêtre, lui dit-il en le caressant encore.

Il reprit la plume et il écrivit sur le ruban :
A Violette, hôtel Bellevue.

Le pigeon était à bout de ses impatiences ; il reprit gaiement son vol et alla se percher sur Sainte-Marie-Majeure, où tous les pigeons du voisinage vinrent le féliciter sur son beau collier rouge.

XIII

Comment un ruban rouge fut un ruban de deuil

Quand lord Sommerson descendit de gondole pour monter en chemin de fer, il pensa aux quatre femmes qu'il laissait à Venise.

— Ce n'est, dit-il avec un profond sentiment de tristesse, ni madame de Néers, ni madame de Montmartel, ni madame de Campagnac que j'emporte dans mon cœur ; c'est Violette. Je vais au bout du monde pour une femme qui m'attend, mais c'est l'image de Violette que je retrouverai dans les neiges.

C'était le moment où Violette revenait de la messe à Saint-Marc. On allait faire une lon-

gue promenade sur mer, elle voulait emporter le roman à moitié lu.

Madame de Néers, qui ne voulait pas être de la promenade, était remontée avec Violette. Sa sœur et sa tante attendaient devant le portail de Saint-Marc.

Dès que Violette fut dans sa chambre, le pigeon vint battre des ailes devant elle. On l'avait habillé, mais on ne l'avait pas nourri. Il semblait comprendre qu'elle allait dénouer le ruban. Il en était peut-être fier, mais tous les pigeons criaient après lui. Et puis cela gâtait sa gorge de pigeon.

Violette avait reconnu tout de suite son ruban. Elle ne comprenait pas. Elle ouvrait les yeux et regardait les yeux du pigeon comme si elle dût y trouver le mot de cette énigme.

Avant de dénouer le ruban elle lut sur un des bouts : « *Violette, hôtel Bellevue.* »

Elle le dénoua bien vite.

Ce fut avec plus d'émotion que de surprise qu'elle lut alors ces deux mots et cette signature :

Toujours. Jamais.

OCTAVE DE PARISIS.

Elle tomba comme un marbre sur le divan ; tout son sang était à son cœur ; elle s'évanouit presque. A peine s'il lui resta la force de se traîner à la fenêtre et de montrer sa pâleur à ses amies qui l'attendaient.

— Voyez donc Violette ! dit madame de Montmartel.

Elles montèrent en toute hâte.

Madame de Campagnac fut si troublée qu'elle alla jusqu'au second étage ; il semblait d'ailleurs que ce fût par une volonté providentielle, car elle trouva madame de Néers s'arrachant les cheveux et voulant mourir.

— Qu'y a-t-il donc, ma chère amie ? vous m'effrayez.

A la vue de sa tante, madame de Néers reprit soudainement toute sa sérénité. Elle ne voulut rien avouer, mais elle cachait dans sa main la lettre d'adieu de lord Sommerson.

— Ce n'est rien, dit-elle, une crise nerveuse, c'est déjà fini.

Elle embrassa sa tante et lui demanda à quelle église on irait au salut ce jour-là.

Madame de Campagnac descendit vers Violette. Elle la trouva toute pâle encore dans les

bras de madame de Montmartel. Elle ne pouvait parler, elle tenait à la main le ruban.

Madame de Campagnac le regarda. Elle lut l'écriture, elle ne comprit pas.

— Vous avez vu ? dit tout à coup Violette. Octave de Parisis ! J'en deviendrai folle !

Elle reprit le ruban et lut encore ce nom.

— Qui donc s'amuse à me jouer ce jeu cruel ?

— Il ne faut pas être bien fine pour le trouver, dit madame de Campagnac. C'est lord Sommerson ; il a connu le duc de Parisis, il sait que vous l'avez adoré et il vous donne cette dernière illusion.

— Pourquoi jouer avec la mort ? dit Violette. Cela m'a donné un coup au cœur, il me semble que je suis atteinte mortellement.

— Ma chère Violette, dit madame de Campagnac, quand on a tant de chagrin, on ne meurt pas. Après cela, rappelez-vous ce que disait l'autre jour le philosophe allemand dans les vignes du Lido : Il y a des morts vivants comme il y a des vivants morts. Octave de Parisis est dans son tombeau, mais son âme n'est-elle pas restée parmi ceux — je veux dire parmi celles

— qui l'ont aimé ? Rien ne prouve que les âmes n'habitent pas encore longtemps le pays de leurs passions. Ce n'est pas pour rien qu'on a dit « les âmes en peine. »

Madame de Montmartel regardait le ruban.

— Ce n'est pas étonnant, dit-elle, que ce ruban rouge vous attriste, belle Violette, puisqu'à Venise on porte le deuil en rouge.

— Ah ! dit mademoiselle de Parisis, je sens qu'il faut que j'aie prié sur le tombeau d'Octave et de Geneviève. La mort n'a pas brisé l'anneau du mariage.

Comme Violette disait ces mots en joignant les mains, elle vit luire sur son doigt une petite bague à trois perles que le duc de Parisis lui avait donnée au beau temps de leurs amours.

— Tenez, dit-elle à madame de Montmartel, vous voyez bien cette bague, c'est mon anneau nuptial, à moi. Octave me l'a donné, mais je n'ai plus le droit de le porter, parce qu'il s'est marié pour tout de bon, parce qu'il m'a fait promettre de le mettre à son petit doigt s'il mourait avant moi.

Violette détacha l'anneau de son doigt.

— J'irai, reprit-elle, porter ce souvenir qui me brûle sur son tombeau.

— Eh bien, lui dit madame de Campagnac, vous lui porterez aussi ce ruban et vous lui demanderez ce que veulent dire ces deux mots : « *Toujours. Jamais.* »

Violette jeta le ruban vers la fenêtre en disant que ce serait une profanation de l'amour et de la mort.

La marquise de Néers venait de descendre, pâle et désolée comme Violette.

Madame de Montmartel annonça en riant que le marquis de Sommerson jouerait un rôle terrible dans leur vie à toutes les quatre.

— Oui, riez, dit Violette, jusqu'au jour où vous pleurerez.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DU TOME PREMIER

LIVRE I

HISTOIRE D'UNE MESSALINE BLONDE

I <i>Celui qui vient et celui qui s'en va.</i>	3
II <i>Portrait de l'amoureux</i>	8
III <i>Portrait de la dame.</i>	14
IV <i>La Charmeuse</i>	19
V <i>Une chercheuse d'étoiles.</i>	27
VI <i>Les bottes de sept lieues.</i>	37
VII <i>Une femme trop à la mode.</i>	44
VIII <i>Les deux augures</i>	53
IX <i>Un duel à propos de bottes de chasse.</i>	57
X <i>Fleurs perdues</i>	62
XI <i>Pourquoi la comtesse alla chez le marquis</i>	72
XII <i>La plume de mademoiselle Charmide.</i>	81
XIII <i>Le portrait d'un sphinx.</i>	100